

# Plath perdue

*Les carnets d'une désenchantée inspirée, qui se donna la mort à 31 ans à Londres.*

**S**ylvia Plath n'était pas un écrivain laconique. Elle captait ses vertiges et les jours de splendeur avec célérité et violence, à l'aide de métaphores incisives qui ne laissaient pas le monde «résonner comme un tambour mal tendu» et le bleu du ciel être pauvrement bleu. Tous ses écrits — autant de facettes d'une seule exigence et d'une même œuvre — témoignent de sa lutte contre la tautologie et de sa terreur qu'un jour, l'imagination s'éteigne pour donner naissance à des hiéroglyphes noirs et morts. «*Il ne restait plus d'elle que son corps, pauvre marionnette de peau et d'os qui devait être lavée jour après jour. Et ce corps continuerait à vivre une soixantaine d'années ou même davantage.*»

Sylvia Plath n'a pas résisté soixante ans. Comme elle le dit dans un poème, tel un chat, elle avait neuf morts à vivre, elle abolissait chaque décennie et sa trentième année — «*jeune femme souriante*» — inaugure sa dernière décennie et sa première vraie mort, un jour glacial de 1962, à Londres.

Elle écrivait tout le temps. Depuis l'âge de 15 ans, elle adressait à des interlocuteurs absents — à son père décédé par exemple, ou à la lune «*neutre et impersonnelle*» — des fictions, des lettres, ou des écrits intimes. L'ensemble de ses lettres sont des indices pour qui veut retracer sa vie. Son écriture était trop émotive et trop urgente pour lui permettre une invention thématique, et cette absence de masque la rendait vulnérable aux publications. Bien qu'éditée sous le pseudonyme de Victoria Lucas, elle n'a supporté ni la parution, ni le succès de son unique roman — *la Cloche de détresse* — qui décrit la descente aux enfers d'une jeune étudiante brillante et exaltée, durant un été étrange et



Sylvia (à droite), sa mère et ses enfants en 1962.

étouffant, «*l'été où ils ont électrocuté les Rosenberg*». Les bribes de journal intime et les neuf nouvelles que publient les éditions de la Table ronde sous le titre un peu trompeur de *Carnets intimes* sont posthumes. Ce sont pour la plupart des textes de jeunesse — elle n'a souvent que 18 ans lorsqu'elle les écrit — qui relatent l'impossibilité d'accepter les désillusions et les deuils, et de continuer à vieillir comme si de rien n'était : une enfant regarde son père mourir. Elle l'appelle en vain tandis que, un peu plus loin dans le volume, à la suite d'une fête et d'une rencontre amoureuse, une jeune fille s'endort «*du sommeil des novés*».

Si les nouvelles traitent du désenchantement, elles ne sont pas toutes d'une tristesse appuyée. Sylvia les destinait à des magazines comme *Seventeen* ou *Mademoiselle*, ou, un peu plus tard, au beaucoup plus prestigieux *New Yorker*. Mais elle avait beau étudier leur style, et tenter de se soumettre aux lois du marché, le sien correspondait rarement au leur. Il lui manquait «*l'indéfinitissable je-ne-sais-quoi propre à tous les textes retenus par le journal*», et peut-être «*l'indéfinitissa-*

*ble je ne sais quoi propre aux gagnants*». Comme elle le note à sa mère.

Cet état d'esprit se reflète dans son carnet d'étudiants à Harvard, de février 1956. Son existence est alors suspendue entre les refus et les acceptations potentielles des magazines. Elle conjure son angoisse par l'écriture, mais à chaque instant «*une vieille souillure*» risque de surgir «*derrière la sphère de ses yeux*», semblable à l'enfant qu'elle mettrait au monde si elle était enceinte. Dans son ventre, «*un cœur bat avec les tiraillements moqueurs*». Son fiancé est parti. Plutôt que de se tourner vers les médiocrités autochtones, — ils ne sont pas lui — elle choisit d'aimer «*un garçon de bronze*». Chaque nuit, elle le veille et le protège de la neige. Est-ce une fiction ? Peut-être, puisque cet amour pour une statue sur fond de soirées estudiantines est repris dans une nouvelle intitulée «*le Garçon au dauphin*», comprise dans le recueil. Mais dans la nouvelle, un amoureux réduit l'ange fêlé de l'héroïne. Il lui libère du même geste son cœur.

Anne DIATKINE

*Sylvia Plath: Carnets intimes, trad. Anouk Neuhoff, éd. la Table ronde, 221pp., 110F. Rappel: la Cloche de détresse, éd. Denoël. Letters Home, Les éd. des Femmes. Ariel, Les éd. des Femmes.*